

L'expédition documentaire d'Aragon en Belgique Flavion-Florennes-Bultia-Nallines (1951)

1. Présentation

La revue *Présence Ardennaise* (Editions du groupe artistique « Arthur Rimbaud » de l'Union artistique et intellectuelle des Cheminots français), paraissant à Charleville, a publié dans son n°7 (été 1951, pages 13 à 20) deux textes sur le voyage documentaire qu'Aragon a effectué, carte Michelin à la main, dans les Ardennes françaises et en Belgique pour documenter le tome 5 des *Communistes*. Aragon était accompagné de Jean Rogissart.

Jean Rogissart (1894-1961) était un écrivain (*Mervale*, Prix Renaudot 1937 ; *Le fer et la forêt*, Prix du roman populiste en 1941 ; *Passantes d'Octobre*, Prix Eugène-le-Roy 1958 et la saga familiale et régionale : *Les Mamert*) depuis longtemps connu d'Aragon, qui en 1937 avait participé à une soirée en son honneur.



Jean Rogissart en 1937

VENDREDI 10 DÉCEMBRE, à 20 h. 30
SALLE DU JOURNAL
100, Rue de Richelieu, Paris (2^e)

4 " PRIX THÉOPHRASTE RENAUDOT "
célébreront en

JEAN ROGISSART
PRIX RENAUDOT 1937

l'Écrivain de la Réalité

Charles BRAIBANT Marcel AYMÉ
PRÉSENTERONT JEAN ROGISSART

ARAGON

"DE L'ARDENNE DES FABLES A JEAN ROGISSART PAR ARTHUR RIMBAUD"

Jean ROGISSART
"MA VIE, MA TERRE, ET MON ŒUVRE"

Prix des places : 5 francs ; Amis et Adhérents de la Maison de la Culture : 4 francs
ASSOCIATION DES MAISONS DE LA CULTURE, 29, RUE D'ANJOU, PARIS (8^e)

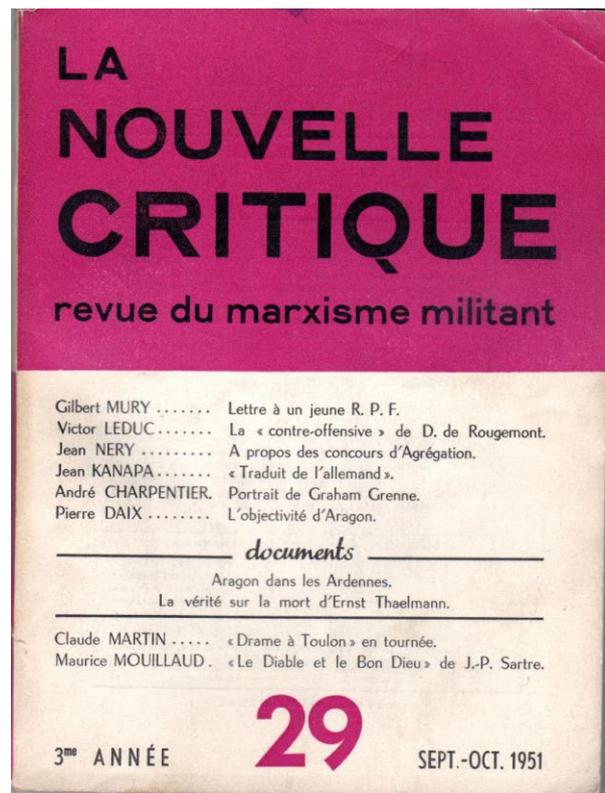
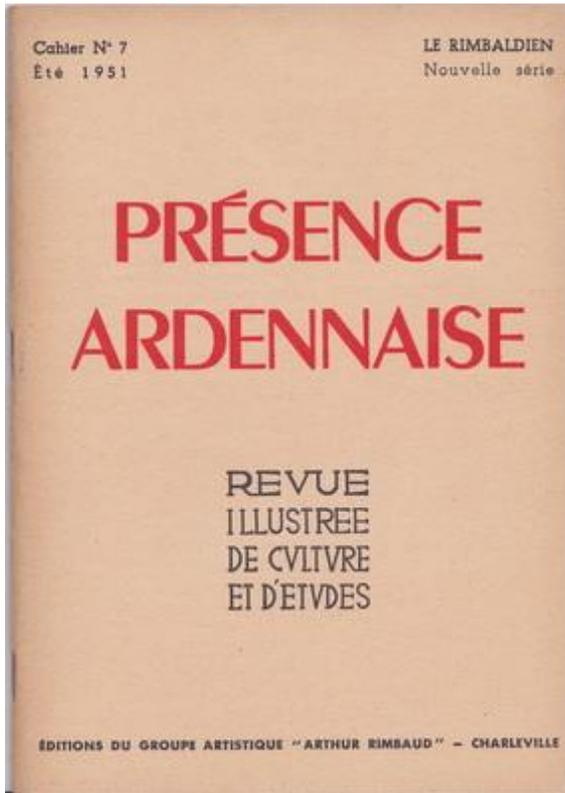
L'article que nous retranscrivons les extraits concernant le passage en Belgique est signé Henri Manceau — l'autre texte étant signé René Robinet. Henri Manceau (1907 - 1986) fut professeur à l'École normale de Charleville, membre du PCF, prisonnier de la Gestapo en 1944, et historien du mouvement ouvrier français (*Des luttes ardennaises, trois siècles d'histoire*, Éditions Sociales, Paris, 1969).

Ces deux textes ont été repris, flanqués d'un article de Pierre Daix sur *L'objectivité d'Aragon*, dans le n°29 de *La Nouvelle Critique* (septembre-octobre 1951, pages 95 à 103).

Voici le passage concernant l'enquête en Belgique.

Les notes en bas de page sont nôtres.

B. S.



*

* *

2. Extrait de l'article d'Henri Manceau

L'Enquête en Belgique

Une journée avec Aragon, Jean Rogissart nous la conte tout animé de la bonne humeur que procurent les imprévus de la route.

On a gravi le promontoire schisteux de la Roche à Sept heures¹, au-dessus de Monthermé, non sous le soleil dont s'éclairait en mai 40 la route blanche des blindés venant d'Hargnies, mais par ce matin de janvier, le paysage de la vallée est tout pareil à celui qui favorisa l'attaque allemande ; une épaisse nappe de brouillard, le long de la Meuse, a submergé les villages riverains. Redescendu au pont de Monthermé, Aragon cherche les casemates blindées de la défense, évoquées par le chroniqueur allemand Heinz Maassen². Une femme qui n'a pas évacué, dit quelques mots : « Dans les caves, oui. Surtout, un canon de 75 se promenait sur la route ».

¹ Le « Roche à Sept heures » est un massif en bord de Meuse. Monthermé est situé à l'intérieur d'une boucle de la Meuse. Le 12 mai 1940, devant l'avancée de l'armée allemande, les ponts routiers traversant la Meuse sont dynamités dans le secteur de Monthermé. A 6 heures 30, le plus important d'entre eux, le pont routier du Nord de Monthermé saute. En fin de matinée, l'aviation allemande bombarde l'intérieur de la boucle. Le 13 mai, des véhicules allemands de tout acabit s'accumulent sur le haut plateau surplombant Monthermé. Une bataille d'artillerie très violente commence. Très vite, Monthermé est en feu. Des troupes d'assaut allemandes passent la Meuse à bord de canots pneumatiques. Un combat de rue très meurtrier commence et les Allemands prennent la ville. A minuit, la construction d'un pont de bateaux est terminée et les premiers panzers arrivent sur la rive gauche.

² Heinz Maassen : *Par-dessus la Meuse — comment fut forcé le passage à Monthermé*. Payot, Collection de mémoires, études et documents pour servir à l'histoire militaire, Paris, 1943.

Le roman ne contera pas l'épisode de Monthermé. Essentiellement parce que l'art est un choix et que d'autres batailles prennent davantage le relief d'un symbole dans le drame de la France comme pour telle vie engagée dans son histoire.

Flavion³ — C'est en Belgique. « Un plateau nu de grande culture ». Florennes. Dans la bourgade, un château. Serait-ce Aristote, le P.C. du général Martin⁴ ? En ce château, l'on n'apprendra rien, sinon la réflexion rituelle en ces parages : « Les Français nous ont mis à la porte. » Sortant d'une maison ouvrière, une femme fournit la précision : « Plus loin, dans les champs, une grosse ferme isolée... »

Et l'on y arrive, sur la route de Morialmé. Triple enceinte, boulingrins, jet d'eau dans la cour, au fond d'un pavillon de brique rose — il faut lire la description du roman. Par une grande fenêtre, l'on aperçoit un monsieur qui se fait des réussites. Une dame, en son salon parqueté luisant, meublé fort riche, reçoit les visiteurs. On cause. C'est bien ici le P.C. d'Aristote.

— De là, interroge Aragon, où le général s'est-il replié ?

La dame l'ignore : « Je demanderai, et je puis vous l'écrire. Voudriez-vous me laisser votre adresse ». Et la dame inscrit ce nom qui ne lui dit rien.

— Au fait, dit Aragon, en quittant la cour, quels étaient ces arbres, à la façade ?

Jean Rogissart : — « De beaux poiriers ».

« Une demeure inattendue, rose, de briques anciennes bordées de pierre, toute fleurie de poiriers en espaliers que c'est un vrai printemps, avec de hautes fenêtres à petits carreaux, laissant voir entre les rideaux amples le luisant des pièces intérieures, le luxe surprenant... »

A sept kilomètres de Charleroi, l'auto ralentit, puis s'arrête : « Il y a quelques maisons et ça s'appelle Bultia⁵... Quelques arbres fruitiers, la chaussée pavée, de ces petits pavés belges. Un pays comme la main ». Un hameau bien fait, avec des maisons où personne n'a ménagé la peinture. « Tout à fait perroquet », remarque Aragon. Mais ce sont nos demeures du pays de Vivier-au-Court, livrées à la guerre, qui bénéficieront de l'expression : « les maisons de par ici, sur lesquelles les encadrements de brique, les volets verts, donnent avec facilité dans le perroquet ».

Car, à Bultia, Aragon vient chercher le lieu exact de l'Enfer. Le chapitre est écrit, bouleversant. Ici, les avions allemands anéantirent, l'instant de crier, tout un état-major, celui du 2^e Corps ; trente officiers, dont le général Bouffet, une quarantaine de sous-officiers et de soldats⁶. L'abbé Blomel a vu cela, dans la stupeur : « Non pas que la vie des officiers

³ Flavion est un village de l'Entre-Sambre-et-Meuse, traversé par le ruisseau homonyme (le Flavion). Fait aujourd'hui partie de la commune de Florennes. Les chars français de la 1^{ère} division cuirassée (160 chars, mise à la disposition de la 9^e armée) y affrontèrent la 7^e Panzerdivision de Rommel le 15 mai 1940. Partant d'Anthée, l'objectif de Rommel est d'atteindre Philippeville, Cerfontaine, puis la frontière française à l'ouest, en vue de couper les voies de ravitaillement françaises. En face, la mission est d'empêcher le passage des Allemands, depuis Flavion, Hermeton-sur-Biert et Corenne, puis de les rejeter derrière la Meuse. Au matin, des premiers combats s'engagent à Flavion entre 60-80 panzers allemands et une trentaine de chars lourds B1-bis français qui se montrent supérieurs. Rommel, qui a reçu l'ordre de contourner Flavion et de piquer sur Philippeville, cède la place à la 5^e Panzerdivision. Les combats font rage. Les Français se battent bien et font d'énormes dégâts dans les rangs ennemis, mais suite à un quiproquo au sein de leur état-major, ils sont rapidement confrontés à d'importants problèmes de ravitaillement, et ne bénéficient pas d'appui aérien et d'infanterie. Les Allemands finissent par passer, au prix de 80 panzers détruits, (pour une cinquantaine côté français).

⁴ C'est-à-dire le P.C. du XI^e Corps d'Armée 18^e et 22^e Division d'infanterie auxquelles s'adjoint, à partir du 14 mai, la 4^e Division d'Infanterie Nord-Africaine (initialement en réserve de la 9^e Armée).

⁵ Le lieu dit du Bultia est aujourd'hui le rond-point à l'intersection de la nationale 5 Philippeville-Charleroi et de la route Nallines-Gerpines.

⁶ Le Bultia fut attaqué par vagues successives de groupes de trois avions volant bas, attaques en piqué avec lâchage de chapelets de quatre bombes et rafales de mitrailleuses... Le PC fut bouleversé par les bombes et de nombreux cadavres ou blessés gisaient dans le verger et le long de la route ; parmi eux, le général Bouffet, couché au pied d'un arbre, apparemment tué par le souffle d'une bombe mais de plus transpercé par un certain nombre de balles de mitrailleuses. L'attaque aérienne se prolongea jusque 17h30, quelques minutes seulement

généraux me fut plus précieuse que celle du soldat, mais sur un navire quand le pilote est massacré... Peut-être aussi, est-ce souvenir des classiques, de la tragédie où l'angoisse tourne autour du destin des Césars, je ne sais ».

Le romancier cherche le lieu exact. A 200 mètres du hameau, vers Nallines, il y a une croix, un cimetière de soldats ; auprès, une maison dressant une haute carcasse meurtrie. Passe une jeune fille à bicyclette — une jolie fille, précise Jean Rogissart. On la questionne. C'est bien là. « J'y étais. Les Français nous chassaient, mais mon père n'a pas voulu évacuer. On a vu arriver cinq ou six avions. Ils ont piqué droit sur la maison. Tous ont été tués ».

« Dans cette maison où nous étions, dira l'abbé Blomet, le fermier, un grand garçon blond avec une tête à coup de serpe, avait refusé de partir. Il avait trois enfants, l'aînée neuf ans. Sa femme morte, peu de temps avant. Il ne voulait pas trimballer les petites par les routes... »

Et l'on a quitté la maison du désastre :

« Je ne sais, ajoute l'abbé Blomet, quelle folie avait présidé au choix de cette maison isolée, visible, à deux pas d'un carrefour, mais quand je vis les appareils ennemis foncer du ciel, remonter, retourner, et que dès le premier instant je compris qu'ils connaissaient leur cible, je fus pris d'un sentiment de terreur... »

A Nallines on est allé. Pas trois kilomètres. Un autre général français a péri en ce village, sans que l'on retrouve jamais sa tombe⁷. Des ocubas entourent un petit cimetière militaire dont Aragon déplore qu'il soit aussi mal entretenu. Sur les croix, pas un nom d'officier. Tout près, une école. Un régent très archaïque, vieux comme le monde, dans une salle de classe rébarbative, signale que, comme d'autres, il a cherché en vain la sépulture du général.

... De ce général du roman, de ce général sans nom, venu aux ordres dans Bultia, incapable désormais, n'ayant pas la foi, de vivre au sein du désastre, et que l'abbé Blomet vit s'écrouler à ses pieds après avoir reçu sa confession d'humanité : « Il avait enterré le général, bien sûr... Il l'avait enterré. Il ne pouvait pas mettre une croix sur la tombe d'un suicidé. Pourtant quand il avait rejeté la terre, avant que le corps ne disparût, il n'avait pas pu... — Non, je n'ai pas pu m'en empêcher, et Dieu me juge ! j'ai béni cette tombe... — rien ne pourra plus jamais faire que je ne l'aie bénie ! »

*

* *

d'interruption séparant les vagues d'avions successives. Par moments, soixante appareils étaient visibles à la fois.

⁷ Il s'agirait du général Paul Barbe, tué le 15 mai à Devant-les-bois, commandant de la 4e Division Légère de Cavalerie (9e armée) à 19 km de Nallines. Selon la version officielle : « au cours de la journée du 15, l'ennemi exerce une forte pression sur le front de la 4^e D.L.C. A 17 heures, le général Barbe quitte son P.C. de Devant-le-Bois pour aller inspecter ses avant-postes. C'est alors qu'il est tué d'une balle en pleine tête. » On a retrouvé sa dépouille ; sa tombe est au cimetière de Chastre.